

LES BANDERILLES

La tradition veut que ce soit les maures qui aient introduit les cavaliers dans les combats de taureaux, lors de leur conquête de l'Espagne. Il en serait de même des banderilles. Leur origine remonterait à des flèches enrubannées, qui se plantaient alors une par une et dans une « suerte » peu risquée, très voisine de celle que l'on appelle maintenant au demi-tour (esp : à la *media-vuelta*). C'est au XVIIIème siècle seulement, et à la naissance de la tauromachie moderne, qu'elles se sont employées par paires, suivant des règles précises qui ont fait, de leur pose, un jeu d'audace et d'élégance, du moins quand il est pratiqué par des maîtres de l'art.

Parce que les banderilles occupent entièrement le deuxième temps (ou *tercio*) de la corrida, des auteurs épris d'académisme, ont fréquemment soutenu qu'elles avaient pour objet de renforcer l'action des piques. Parler de châtimeur à propos des banderilles est pousser un peu loin la systématisation. Leur pointe (à l'exception de celles des banderilles noires, réservées aux *mansos*) n'est pas assez grande pour faire aucun mal aux taureaux. Les trois ou quatre coups d'arrêt, dont leur pose s'accompagne, n'exercent pas, sur les jambes des bêtes, plus d'effet qu'un simple *recorte* donné sèchement avec la cape. Quant à corriger les coups de corne, comme on le prétend parfois, c'est chose des plus douteuses. Certes, si l'animal accroche à droite, c'est-à-dire du côté de la sortie du matador à l'estocade, et que l'on plante toutes les banderilles du côté gauche, elles réduiront sa propension à se défendre sur la droite. Mais, d'une façon générale, elles sont réparties indistinctement des deux côtés et le plus, qui puisse arriver, est qu'un taureau douillet cherche à s'en débarrasser et apprenne, de la sorte, à secouer dangereusement la tête.

En vérité la bête sort assez essoufflée de ses assauts répétés contre les picadors et, souvent même, sa vue s'est brouillée sous l'effet du sang qui s'est porté à ses yeux. Un répit de quelques instants doit nécessairement lui être laissé avant l'entrée en scène du matador. Et, pendant que le public se distrait aux prouesses des banderilleros, cette récupération est maintenue dans de prudentes limites par les quelques courses que l'on impose à l'animal. Le deuxième *tercio* ne trouve sa justification que s'il est conduit « vite et bien » selon l'expression consacrée. Le Président de la corrida n'hésitera pas à l'arrêter avant les trois paires traditionnelles, s'il traîne en longueur ou contribue à épuiser les dernières charges d'un taureau, trop longuement piqué, voire physiquement faible.

*

* *

La technique du banderillero ne pose aucun problème difficile. Elle consiste à se mettre dans le terrain du taureau pour l'appeler, et, quand il est bien embarqué dans sa charge, à gagner la corne, planter, passer le terrain de l'homme et sortir. La façon dont on s'y prend, pour gagner la corne et remettre le taureau dans son terrain, différencie seule les diverses *suertes* de banderilles. On peut le faire par un arc de cercle décrit au moment où l'on approche de

l'animal et c'est la paire au *cuarteo*. On peut le faire en gagnant de vitesse l'accélération de sa charge et c'est la paire de *poder a poder* (litt. de puissance à puissance). Dans le *quiebro* (qu'il soit fait le long des barrières, donc sur la ligne de séparation des terrains, ou sur un point situé plus à l'intérieur de l'arène), le résultat recherché est obtenu par la feinte ou l'écart qui donne son nom (*quiebro*) à la *suerte*. Une seule exception existe à cette règle générale, la paire au *sesgo por fuera*. Elle s'applique aux bêtes qui ont pris un point d'appui à la barrière et ne veulent pas en sortir. Le banderillero s'élanche sur la ligne de séparation des terrains, qui passe par la pointe des cornes, et cloue au passage. C'est peut-être la *suerte* la plus méritoire, car l'homme procède, pourrait-on dire, à taureau arrêté. Elle se pratique aussi *por dentro*, c'est-à-dire au fil de la barrière, avec un adversaire brave non acculé à cette dernière. Des jambes, lui permettant de précipiter sa course au moment voulu, et un bon coup d'œil, pour juger des vitesses comparées de l'homme et de la bête, constituent essentiellement les qualités du banderillero. La beauté du jeu est dans sa virtuosité, que l'on peut rendre plus éclatante en plaçant le taureau de façon à lui donner, au départ, le maximum d'avantages sur l'homme, à condition, bien entendu, qu'il ait une charge longue et franche. Les matadors espagnols – au contraire des mexicains – ont un peu délaissé l'art des banderilles. Les deux maîtres, dans l'actualité, sont Pepe Dominguin et Carlos Arruza. Il faudrait y ajouter certains excellents *peones de cuadrilla* comme Magritas, Boni, Luis Morales, Faroles, Iglesias...